

Izz-eddine



**Céline Roussel**

# **Izz-eddine**

Le nomade de Babylone

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

**Du même auteur**

*La théorie du chaos*, Édition BOD

*Le Monde du Sage des Essences*, Éditions du Net

*Le labyrinthe de Land Art*, Éditions du Net

*Borderline Mi femme, mi animal*, Éditions du Net

© Les Éditions du Net, 2023

ISBN : 978-2-312-13487-1

# Chapitre I

## IZZ-EDDINE

*Mésopotamie  
6 000 av. J-C*

*« Dans l'espace et le temps octroyés à ce que l'historiographie européenne appelle la Protohistoire, ensemble restreint de cultures et de civilisations dont l'Occident se reconnaît redevable, la civilisation mésopotamienne ne connut pourtant pas une position stratégique à son essor. Le pays appelé par les Grecs "L'Entre-deux-fleuves" fut d'abord éloigné d'un point de vue géographique, du fait de sa situation excentrée, aux confins orientaux de l'ère principale où tout se jouerait ; La Méditerranée, partagée et disputée tour à tour par les civilisations égyptiennes, phénicienne, grecque et romaine. Elle le fut encore du point de vue chronologique, l'ancienneté de sa civilisation lui conférant sans contestation possible, la première place dans l'Histoire. Celle-ci commença à Sumer. »*

Je m'appelle Izz-eddine. Mon nom signifie « le pouvoir de la foi ». Le temps est mon terrain de jeu. J'évolue, tapit dans l'ombre, pour influencer, manipuler l'humanité vers le chaos. Je n'ai pas toujours été ainsi. À mon sens, finalement, c'est l'humanité elle-même qui se fourvoie vers les abysses. Après avoir exercé un rôle de chef, j'ai préféré devenir invisible au monde. Je suis un solitaire. Un solitaire au pouvoir inéluctable ; le maniement des idées, la manœuvre

et la manipulation. Je m'en suis rendu compte en l'an 6 000 av. J-C, lors de la création des premiers villages, chez moi, en Mésopotamie.

Je suis aussi vif que les étés brûlants de ma région et aussi rude que nos hivers. Les saisons intermédiaires, très courtes, se calquent à mon caractère intrépide, comme une seconde peau. La Mésopotamie me ressemble. Elle est le berceau de la première civilisation de l'Histoire de l'Humanité. Je suis Sumérien. Je vis dans le croissant fertile entre le Tigre et l'Euphrate. J'apparus durant la Protohistoire, lors du Néolithique. Le Paléolithique, intervalle d'environ trois millions d'années, venait de se tourner et la courte période du Mésolithique faisait place à une nouvelle ère. La Préhistoire se mourait. L'âge de la pierre taillée passa à l'âge de la pierre polie. La protohistoire pouvait s'annoncer avec l'arrivée des premiers villages, de l'agriculture, et de l'élevage. La sédentarisation venait de devenir. Et c'est moi, Izz-eddine, qui en fut l'origine.

Il y a environ 2,692 millions d'années, apparaissaient les premiers Homo Habilis ainsi que leurs premiers outils, en Afrique. Il fallut attendre encore un million d'années pour en voir évoluer, au-delà du continent. Durant tout ce temps, jusqu'à aujourd'hui, l'homme marcha sans cesse. Il se déplaçait sans relâche, en quête de gibiers, de nouveaux sites de pêche plus proliférants et de lieux de cueillette plus abondants. Ma tribu se trouva ainsi, en péril, un soir d'orage, en 6 000 av. J-C, lorsque notre chef, déjà trop vieux, fut blessé par un ours inassouvi. La loi de la nature nous avait toujours contraints à laisser pour compte les plus faibles, de les abandonner à leur triste sort, avec pour seule compagnie, la souffrance et la terreur. La mort brutale était bien plus souhaitable que les longues agonies dans la solitude et la torpeur. Depuis des millions d'années, nous laissions sur nos routes, nos enfants trop faibles, nos femmes malades ou nos vieux, invalides. Moi, j'étais vaillant, je guérissais vite et je n'étais jamais malade. Je pensais vraiment être béni des dieux. Mais la peine qu'engendrait la perte successive de mes amis, qui m'accompagnaient dans chacun de mes jours valeureux, amenait mon courage en déclin. Il fallait me ressaisir, trouver une solution, sinon, je finirai moi aussi, comme eux, laissé sur le chemin

de l'enfer. Caritas, notre chef, devait lui aussi être abandonné. Mais je m'y refusai. Je réussis à convaincre mon lignage d'une halte temporaire pour tenter de le soigner. Nous fûmes restés quelques jours sur place, mettant toute notre tribu face aux dangers de l'immobilité. Les plaies infectées étaient régulièrement recouvertes de boue fraîche. Le cours d'eau à proximité était une bénédiction, tandis que les marais de la région nous défavorisaient. Cependant, nous pouvions garder l'avantage sur les bêtes sauvages, beaucoup moins aventureuses sur ce sol. Les plaies commençaient à se cicatriser, mais pas assez vite. Les jours se transformèrent en semaines. La tribu s'agitait dans la peur et les cueillettes amincissaient sous le passage répétitif de nos pas. Je dus rassurer mon peuple par de nombreux discours directifs. Petit à petit, durant la convalescence de Caritas, je pris sa place. Ma tribu m'écoutait et prit confiance en moi. Mes choix étaient judicieux à leurs yeux, ils virent en moi un nouveau meneur. Notre immobilité m'obligea à trouver des stratégies pour survivre. Je commençai à organiser, confier, hiérarchiser et assigner. Chacun devait jouer un rôle précis et tous s'exécutaient dans la loyauté. Finalement, cela eut été simple. Privé de leur chef infirme, le peuple avait besoin d'un dirigeant pour les guider. Et naturellement, je tenais devant mon peuple une aisance oratoire qui les captivait. Quelques semaines plus tard, Caritas succomba à ses blessures et devint un des premiers hommes à ne pas mourir seul, laissé-pour-compte dans la grande traversée des territoires. Je fus proclamé chef, et en ce sens, j'appliquai mes premiers changements. Les semaines restées sur place m'avaient permis de réorganiser notre tribu. Les enclos que nous avions construits pour notre bétail avaient donné naissance à un veau. L'idée de l'élevage émergea. Si nous savions protéger notre site des animaux et autres tribus, si nous parvenions à faire reproduire nos bêtes et si nous restions sur cette terre élue, bien irriguée, alors peut-être nous pourrions rester là indéfiniment. Marduk, Shamash, Nabu, Sin, Anu, Ea, Ishtar, Nergal, Raman, Ninurta, Assur, Adad, Bêl... Nos dieux nous protégeraient de ce nouveau défi. Nous apprîmes à cultiver l'orge, bien adapté aux fortes contraintes climatiques ne proposant qu'un sol pauvre et

aride. L'immense marais de Sumer permis d'élaborer des abris sommaires, nos premiers lieux habitables, abrités derrière d'épaisses touffes de roseaux géants. Ces îlots, ces sols mous comme de malsaines éponges, furent donc abordés. Les rives des affluents du Tigre et de l'Euphrate nous fournissaient des plantes aquatiques et des roseaux en abondance, récoltés à l'aide de faucilles en terre cuite. Petit à petit, tout s'agençait. Des canaux d'irrigation furent construits et de petits villages d'agriculteurs, assez espacés les uns des autres, se répartirent le long des berges. On y implanta quelques grosses fermes. On y fit reproduire essentiellement les bovins, quelques porcs aussi, puis les chèvres et les moutons. La pêche tenait une place importante dans notre alimentation grâce à l'irrigation des canaux. Cette nouvelle ère nous apporta enfin, la cessation des abandons répétés de nos plus faibles. La solidarité arriva en même temps que la sédentarisation. Et il en fut de même de mon ascension.

L'agitation des bêtes dans leurs enclos, cette nuit-là, nous annonça l'arrivée proche d'une tribu nomade. Nous étions prêts. Des armements en pierre et des stratégies de défense avaient été conçus. Je décidai cependant de partir seul, en éclaireur afin de jauger leur nombre. La lune absente me faisait avancer dans la pénombre totale. J'étais vaillant, solide et jamais malade. J'avais confiance en moi. Mon peuple avait confiance en moi. Pourtant, sans prévenir, la lance qui transperça mon corps me fit hurler de douleur. Je tombai là à genoux, voyant un nombre incalculable de groupes tribaux me dépasser dans la hâte, sans me regarder. Ils hurlaient des cris de guerre, et assaillaient mon village. Je pouvais voir dans leurs yeux, une profonde haine. La haine que l'on ressentait au fond de nous lorsque nous étions sur le point de laisser notre vie au combat, afin de piller et de nourrir les siens. Ils ne connaissaient pas encore l'autosuffisance. Pourtant, la paix était possible s'ils suivaient le même chemin. Il me manquait simplement de temps pour transmettre l'héritage de la sédentarisation. La rumeur de la fondation de mon village avait voyagé jusqu'aux nomades. Mais, avides de bétails et de cultures servis sur un plateau, ils optèrent pour la violence. Je vis leurs yeux haineux se troubler dans mon propre regard, au centre de

l'obscurité. Le sol était poisseux de mon sang qui se vidait devant moi, incrédule. Je restai figé, incapable d'agir, sentant mes forces me quitter. Bientôt je n'arrivai plus à respirer. Mon souffle était court, mon cœur rapide. Je le sentais battre à tout va dans ma poitrine. C'était l'heure... Il faisait noir. Je ne voyais plus. Je sentis mon cœur ralentir jusqu'à quelques battements par-ci, par-là, comme s'il se raccrochait à la vie. Mais je la voyais. C'était l'heure... Je voyais la mort. Elle était là, elle me tendait les bras, elle m'appelait. Finalement, je mourrai seul. Après tout ce dont j'avais accompli, j'agonisai là, seul... Désormais, tout était calme autour de moi. Je pouvais entendre le bruit de la nuit sans lune. Ces petits craquements, ces petits timbres des animaux nocturnes. Un bruissement d'ailes. Des babillements, des piailllements, des pépiements d'oiseaux. J'entendais les rongeurs partant à la cueillette noctambule. J'entendais tout cela, là, couché, seul. Ça étouffait les cris et les hurlements au loin. Les hurlements de mon village. C'était cela agoniser. Voilà... C'était mon dernier souffle. Je l'entendis avec peine. Je ne sentis plus rien... Je péris.

Quand j'ouvris les yeux, le soleil m'aveugla. Où étais-je ? Je me levai et constatai mon corps sans blessures. Difficile de dire où je me trouvais. Lorsque je me suis éteint, il faisait nuit noire. Je ne reconnaissais rien. À nouveau je pus entendre les bruissements de la nature autour de moi. Mais le soleil m'aveuglait... Il me fallut quelques minutes pour voir au loin les fumées dépasser des arbres. Les fumées dansaient au Sud. Là où se situait mon village. J'entrepris de marcher jusque-là, lentement, les yeux rivés sur les émanations. Je n'entendais plus de cris. Plus de hurlements. J'étais incapable de dire ce que je ressentais. Ça n'était pas de la peur. Ça n'était pas de la honte. Je crois que c'était de la tristesse. De la tristesse et de l'incompréhension. Le chemin était dégagé, piétiné par la horde tribale, faisant penser en la venue de titans. C'était le chaos. Mais c'était cela, je me rappelai. La horde tribale. Les affamés haineux. Les pillards. Les sauvages. Ce fut ce que je constatai, arrivé sur place. La sauvagerie. Des débris de corps éparpillés. Des enfants. Des bébés. Des familles. Notre bétail dévasté, et nos cultures,

ravagées. Tout n'était que flamme et désolation. Cette odeur envahissante pénétrait mes guenilles et transperçait mes narines. Les cris avaient cessé, mais les pleurs et les plaintes s'entendaient. J'enlaçai les survivants quand je les croisais. Ils s'abandonnaient dans mes bras quelques instants. Je compris le réconfort et je vis dans leur âme leur confiance toujours intacte malgré l'échec douloureux et les pertes. Ils n'avaient pas vu ma mort. J'avais été seul. Mais ils continuaient à me regarder tel un dieu. Moi-même je n'y comprenais rien. J'étais revenu d'entre les morts. Je vivais, je respirais et je ressentais tout beaucoup plus fort. Chaque odeur, chaque émotion. C'était si intense et tellement irréaliste. Je décidai de taire mon aventure miraculeuse, et face aux besoins et à la vénération qu'avaient nos survivants à mon égard, j'avalai notre défaite cuisante avec allocentrisme pour rebâtir notre village. Nous voulions nous souvenir de cette épopée. Nous souhaitions par-dessus tout inscrire notre histoire pour vénérer nos morts et la transmettre à nos descendances. Transcrire aussi ce que l'autosuffisance et la paix pouvaient apporter. Nous voulions au-delà des espoirs, changer le monde. Pour cela, il nous fallait graver nos mémoires. Il nous fallait évoluer. Nous redoublâmes d'efforts, soudés, pour toucher du bout des doigts ce rêve presque inabordable. Nous réorganisions à nouveau le village, apprenant de nos erreurs. Nous unîmes les plus forts pour la garde. Nous les entraînaâmes au combat. Nous rassemblâmes les artisans, doués de leurs mains pour construire et élaborer. Nous conglomérâmes les vifs et les espiègles pour réfléchir et raisonner. J'aboutis alors, au fil du temps, à l'organisation d'un code pictural, 2 500 ans plus tard. Cela nous permit d'établir une organisation économique. Nous venions d'inventer la première écriture. Nous sommes en l'an 3 500 av. J-C, et nous, les Sumériens, avons utilisé des roseaux taillés en pointe, nos calames, pour tracer des signes sur des tablettes d'argile. L'association de nos artistes et de nos têtes pensantes venait de créer l'écriture cunéiforme. Nous pûmes de ce fait, inscrire nos pratiques culturelles et d'élevage. Nous transcrivions nos ventes de champs, des contrats d'exploitation et même des prêts à destination de différents agriculteurs. Nous commençâmes à

édifier des bâtiments administratifs, des palais, des temples. De villages, nous avons bâti des villes, des cités puis des Empires. Mais surtout, nous avons pu permettre d'écrire l'Histoire.

Bien sûr, cela avait pris beaucoup plus de temps qu'une vie humaine pouvait offrir. Mais ce fut en préservant précieusement mon secret de vie absolu, que je pus interagir dans le temps, passant de tribus en tribus, et approuvé mon don d'oratoire, laissant au fil du temps, les gens suspendus à mes lèvres. Durant ce temps, j'avais repris la route vers Ur et Uruk, contrées voisines. Il me fallait disparaître pour réapparaître ailleurs. Chaque nouvelle destination, chaque nouveau village m'apportait apogée. J'avais la gratitude des chefs, la réussite de nos efforts. J'avais la confiance des auditoires nomades que je gagnais indéfiniment aux grés des saisons qui se succédaient. Je débordais de femmes et d'enfants. J'étais la clé de l'évolution. Je tenais le Monde entre mes mains.



# Chapitre II

## GILGAMESH

*Mésopotamie*  
*2 650 av. J-C*

Nous étions en 2 650 av. J-C. La ville de Uruk avait connu un bel essor. La vie économique, sociale, religieuse et intellectuelle faisait partie intégrale de la cité. Dans ce grand cercle culturel et religieux, très présent, le dieu du ciel, Anu et la déesse de l'amour Inanna étaient des divinités tutélaires de ce pays sumérien. Le grand temple Eanna était d'ailleurs édifié à l'effigie de la déesse et était sans nul doute, le pôle majeur de la cité. Cette déesse de l'amour était identifiée comme la planète Vénus et pouvait apparaître sous plusieurs formes. Déesse du matin, déesse du soir, par son caractère astral qui témoignait qu'elle était l'étoile du matin et du soir, déesse des enfers,... Le sanctuaire de Inanna recevait régulièrement des offrandes, notamment lors des grandes festivités. Mon arrivée dans la cité passa inaperçue. Je pus me confondre parmi les habitants et profiter de la vie citadine. Tout semblait bien se passer lorsque je compris que le roi Gilgamesh, 3e roi de Uruk, terrorisait la population par sa tyrannie. J'étais loin de mon idéal d'autosuffisance et de paix que je me fus imaginée, et dont j'avais mis tant de mal à instaurer. Ce roi tyrannique, je voulus m'en approcher. Peut-être pourrais-je le raisonner ? Une rencontre a pu être organisée, avec comme subterfuge, me faire passer pour un messager des dieux. Lui-même, roi semi-légendaire, fils de la déesse Ninsun, divinité du gros bétail, et fils d'un démon, Lilū, dieu des enfers, était cupide de l'avis des